

Madeline Grammatico, Joseph Baudart, WuTing Chia et Agathe Schneider

Les quatre étudiants de l'ESADhAR de Rouen invités à exposer au Château musée de Dieppe se sont glissés dans l'univers de Salomon de Caus avec une certaine proximité ou complicité chacun à sa manière. Curiosités naturelles et ressorts cachés de la nature plus ou moins domestiqués pour dire la fleur d'artifice et ses affleurements hermétiques. Leurs installations se déploient dans la cour et autour du château. Ils ont à la fois exploré les ramifications offertes par l'étude des gravures et cherché à répondre aux possibilités du château, se nourrissant de l'esprit du lieu. Par et dans ses « Rustiques figurines », Salomon de Caus s'est occupé à magnifier les eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, à créer des grottes ornées de coquilles fossiles et « diverses machines tant utiles que plaisantes ». Ingénieur artiste inspiré par Léonard de Vinci, il a étudié les écrits de John Dee, mathématicien et astrologue d'Elisabeth 1ère d'Angleterre d'où sa double formation de savant et d'hermétiste ; il a créé des dispositifs spatiaux complexes qu'il nommait « théâtres de mémoire » alliant subtilement mythologie et ésotérisme.

La patience des décors en transformations silencieuses et prouesses techniques : tout comme chez Salomon de Caus, les forces mouvantes de la nature sont ici revisitées par Madeline Grammatico, détournées subtilement vers un autre usage. Une installation qu'elle nomme justement « Patience » propose une mécanique mue par l'homme, le simple déplacement d'une plante pour suivre les traces des canalisations du passé. Une installation simple, un unique mouvement qui nous interroge sur le sens de cette domination souhaitée de l'homme sur la nature, commentaire privilégié de l'état d'esprit de Salomon de Caus.

Elle a choisi son territoire en fonction de la circulation de l'eau, celle d'ici que l'on ne voit pas. Pour cette fois le dispositif n'est plus caché derrière le décor ou enfoui dans le sous-sol, il se montre bien au contraire et fait partie de la poésie. Le même objectif est cependant poursuivi, à savoir faire déplacer un objet dans le décor pour l'animer et l'enchanter. Les plantes suivent des chemins invisibles dictés par la présence de l'eau en sous-sol : ici cette plante artificielle suit également les chemins de l'eau canalisée par l'homme et tout aussi invisible. La « Scenographia », par la grotte assombrie, hors du temps, motifs répétés, figures de faïence ; brasier d'énigmes ; chez elle les coquilles résonnent loin des guerres, au-delà de la dernière phrase, l'obscur comme un écho : où allons-nous ?

Réponse : dans la grotte, cet endroit frais, rescapé des certitudes et des crépuscules guidés par une voix dansante au motif baroque, ferblanteries érotiques, sombre boudoir orné de « vedute ».

L'attrait des grottes artificielles ne date pas du XVIIème siècle, on retrouve chez Salomon de Caus des idées puisées chez Héron d'Alexandrie (du premier siècle après J-C) auteur de « La Chirobaliste » où l'on retrouve des croquis d'automates étranges et astucieux. On connaît mieux aujourd'hui les croquis du « Codex Arundel » et autre « Codice Atlantico » de Léonard de Vinci.

« L'Effigie » de Joseph Baudart est une installation pour dire l'envers du décor, les machineries intercalaires imposantes par la science-fiction convoquée. Non pas déterritorialisation mais décentrement. Les proportions sont ici singulièrement dilatées. Un tracé à la chaux de ce qui serait peut-être enfoui, perdu. Retrouvé grâce à la notion de sublime, de théâtral qui se cache, résumé par la figure d'un triton mythologique tout en finesse mentale ; un grand détour donc par l'esprit du lieu, par la pensée qui passe et marque un léger temps d'arrêt. « Effigie » ou le schéma d'un projet de Salomon de Caus pousse l'observateur à approfondir le sens des recherches de cet ingénieur afin de lui rendre hommage.

Chuchotements insolites dans la nuit de Lovecraft, le mystère indécidable d'une chose sur le seuil ; la mise en scène d'une frayeur, d'une hallucination perverse. L'intérieur de l'intérieur. Les fumigènes de bois de santal et cendre tièdes, semence d'or contre la pierre et le corail. Dans le secret revenu à tâtons toucher le visage et l'être. Trouble du raffinement hermétique. Espace intime, oriental, aux banquettes murales contournées de faux granit, à l'abri du chaos et avant les retrouvailles tamisées de trou d'eau.

La question des forces merveilleuses de la nature domptée ou non, une vidéo de Wu Ting Chia sur la curiosité du danger et le danger de la curiosité à s'éloigner des questions ordinaires ; venu de Chine, il réalise des vidéos parfois surréalistes mêlant hantises et humour décalé, ce faisant il s'évertue à explorer un rêve de hiéroglyphes inexplicables et au final à jouer avec les clefs. « Ce qui me fait penser à vous ! » Depuis les prémices de la mise en place des sciences, jusqu'à aujourd'hui, les objets d'étude se sont complexifiés, l'homme deviendra un objet d'étude à part. Descartes, théorisera sur l'homme-machine dans une approche mécaniste de son fonctionnement et son « Je pense donc je suis », sera le ferment de l'individuation, trait caractéristique de notre monde naturaliste que nous ressentons si fortement aujourd'hui. Avec l'œuvre de Wu, ce sont les émotions qui deviennent l'objet de recherche, ou comment les émotions sont les « fluides » des relations humaines. Wu Ting Chi filme ici un

paysage mental composé de secousses violentes et de fêlures rentrées, un poème en images brassées tout comme la houle un jour de tempête.

Agathe Schneider construit une arche intitulée « Huis », porte végétale, pénétrable ou impénétrable, la porte ouvrant sur quel verger ? Celui du corps végétal en poésie, le parallèle entre la porte dans le mur à l'intérieur, le fronton et le déplacement d'échelle à l'extérieur est subtil et pertinent. Echafaudage végétal, temple de verdure, de l'arc de triomphe théâtral à l'amplitude exagérée du décor de verdure.

Dans ce creuset de végétaux invités, ce changement d'échelle contre le mur du château introduit une idée du sublime par le côté poétique du terme réalisant la transmutation du « locus » attendu, le déplacement des réseaux souterrains qui viennent prendre l'air marin, ici on adhère facilement à ce déplacement. Les plantes choisies deviennent des personnages qui vont avoir à affronter les aléas du climat, du soleil du vent et des embruns, la nature va donc être un élément déterminant dans la tournure des événements en apportant des nuances imprévues dans les couleurs et les formes.

Plus tard et ailleurs c'est d'une grotte des cygnes dont Louis II de Bavière rêve et fait le dessin pour son château de Neuschwanstein ; le baroque sublime réalisé ici prolonge les rêves de Salomon de Caus.

Nous reconduire encore vers les soubassements de la psyché ; cicatrices et autres indices, arpenter ou non les troubles symboles de l'obscur ? Méandres intimes, souvenirs de Venise l'humide, vraies et fausses pistes, courants d'air, curiosités, ombres et fantômes, tombeau, l'enfermement du dedans, du dessous.

La fontaine, le bassin ; faut-il entendre l'indécidable lumière dans l'obscur et son lent recueil ? Les propositions tournent autour de l'intime, ne cherchent pas à démontrer des certitudes gravées mais à se laisser glisser lentement dans un lieu secret. Propositions faisant écho aux thématiques de Salomon de Caus.

Forces mouvantes, forces évocatrices, ici, sous la terre les mêmes questions s'étoffent différemment, se modulent et percutent le long des parois grises et rugueuses, incisives.

Les quatre artistes en devenir organisent ici chacun leur récit en suspens dans une géographie imaginaire, tourné vers l'extérieur, des moments de curiosité qui s'échangent et respirent en lien constamment ouvert.

Jean-Louis Vincendeau
Pour le Cabinet des écarts singuliers

